

Île d'Orléans, son patrimoine naturel

Martin Fournier

Volume 17, numéro 1, 2011

L'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, M. (2011). Île d'Orléans, son patrimoine naturel. *Histoire Québec*, 17(1), 9–13.

Île d'Orléans, son patrimoine naturel

par Martin Fournier,
coordonnateur de l'*Encyclopédie du patrimoine d'Amérique française*

Martin Fournier est docteur en histoire, spécialisé en histoire de la Nouvelle-France et dans les processus de transformations culturelles et sociales. Il a enseigné à l'Université du Québec à Rimouski et publié plusieurs essais, notamment sur Radisson et sur la vie quotidienne en Nouvelle-France, ainsi que des ouvrages scolaires et un roman historique. Il a aussi collaboré à plusieurs projets de mise en valeur de l'histoire destinés aux secteurs du tourisme et de la télévision. Depuis 2006, il coordonne la réalisation de l'Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française, un ouvrage multimédia diffusé sur Internet. Martin Fournier possède également une formation complémentaire en cinéma et en photographie.

L'île d'Orléans est reconnue comme l'un des premiers lieux d'établissement pionnier des immigrants français en Nouvelle-France. Elle est aussi le symbole de leur enracinement durable en Amérique du Nord. C'est pourquoi on qualifie souvent l'île d'Orléans de « berceau de l'Amérique française ». En outre, depuis longtemps, les richesses naturelles de l'île et sa beauté fascinent aussi bien les artistes que les visiteurs qui viennent s'y ressourcer. Les richesses qu'on y trouve ont aussi permis aux habitants de l'île d'y maintenir pendant plusieurs générations un mode de vie traditionnel. Cet environnement naturel contribue donc pour beaucoup à la valeur patrimoniale de l'île d'Orléans.

Une île protégée

En 1970, le gouvernement du Québec faisait de l'île d'Orléans un arrondissement historique protégé en vertu de la Loi sur les biens culturels. Le but de cette mesure était de protéger le caractère traditionnel de l'île, son visage façonné par plus de trois siècles d'histoire, son bâti ancien d'une richesse exceptionnelle et la beauté de ses paysages naturels. À cette époque, les banlieues anonymes se multipliaient autour de la ville de Québec, située à proximité, et menaçaient le caractère ancestral de l'île. D'autres mesures de protection, notamment la Loi sur la protection du territoire agricole, qui réserve 90 % des terres de l'île à l'agriculture, permettent aujourd'hui aux 300 000 personnes, en moyenne, qui visitent l'île d'Orléans chaque année, d'apprécier son riche patrimoine historique et sa beauté naturelle.

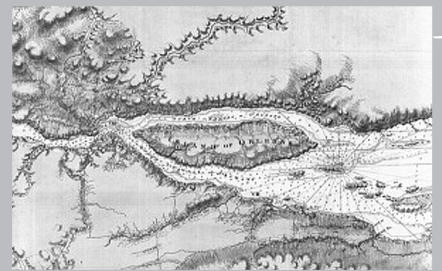
Le patrimoine naturel de l'île

L'île d'Orléans est un carrefour, une plaque tournante géographique. Elle se situe à la jonction de trois formations géologiques : la plaine du Saint-Laurent, le Bouclier canadien et la chaîne des Appalaches. Elle occupe un lieu charnière au milieu du fleuve Saint-Laurent, là où il se rétrécit brusquement, à la limite des eaux saumâtres du large estuaire qui mouillent la pointe est de l'île, à marée haute, et en aval de l'étroit passage qu'il emprunte devant Québec, tout juste après la pointe ouest de l'île. Des groupes autochtones ont campé pendant des siècles sur cette terre, l'été, pour y faire la pêche. Mais ils ne l'ont jamais habitée en permanence. Ils appelaient l'île *Minigo*, dans leur langue, c'est-à-dire « l'île ensorcelée ».

Après l'établissement permanent des immigrants français, à partir de 1650, trois visions de la nature



L'Arc-en-ciel, huile sur toile, 1893 (41,7 X 53,8 cm). Horatio Walker exprime la présence des grands espaces et l'importance des phénomènes naturels à l'île d'Orléans. (Source : Patrick Altman, Musée national des beaux-arts du Québec)



River of St. Lawrence, from Cock Cove near Point au Paire, up to River Chaudière past Quebec, par Joseph Frederick Wallat Des Barres, Londres, 1781. (Source : BAnQ/G3312 S5 1781 D41)

se sont succédés à l'île d'Orléans. On y a d'abord célébré la



Maison ancestrale du régime français à Saint-Pierre, île d'Orléans. (Source : Martin Fournier)

générosité des ressources naturelles. Puis on a remarqué l'harmonie qui régnait entre ce grand potentiel et les habitants de l'île qui, en grande majorité, pratiquaient l'agriculture. Enfin, le charme de ses paysages n'a fait qu'ajouter une autre valeur à tout cet équilibre.

L'île d'Orléans, une terre d'abondance

Au temps de la Nouvelle-France et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on a décrit à maintes reprises les abondantes ressources alimentaires dont jouissait la popula-



Labour aux premières lueurs du jour, Horatio Walker, huile sur toile, 1900 (153 X 193,4), l'un des premiers chefs d'œuvre d'Horatio Walker. Exposée pour la première fois en 1900, cette toile a valu à l'artiste une réputation internationale. Musée national des beaux-arts du Québec. Achat en 1929, restauration effectuée par le Centre de conservation du Québec. (Photographe : Patrick Altman)

tion de l'île d'Orléans. On y faisait une pêche miraculeuse à l'anguille et la population avait accès à plusieurs autres espèces de poisson fort appréciées, tels le saumon, l'esturgeon, le mas-kinongé, le bar et le doré. On pouvait y tuer des tourtes par centaines d'un seul coup de fusil (les tourtes ont disparu vers 1850) et on y chassait d'innombrables oies, canards et outardes; aujourd'hui encore, la sauvagine envahit les « battures » (estrans) de l'île chaque automne et chaque printemps. Sans oublier la fertilité du sol qu'on a beaucoup vantée.

Dès le XVII^e siècle, ce terroir a donc procuré à ses quelque 2 000 habitants les conditions pour un établissement prospère largement autosuffisant. Par la suite, le commerce des denrées agricoles et des produits de la chasse et de la pêche s'est développé avec Québec, la ville voisine. Les abondantes ressources disponibles ont favorisé à la fois la perpétuation du mode de vie traditionnel des habitants de l'île et un accroissement de sa population. Au XIX^e siècle, on qualifiait souvent l'île d'Orléans de grenier à blé et de jardin potager de Québec. Au tournant du XX^e siècle, elle en est aussi devenue le verger, avec l'implantation des cultures de pommes et de fraises.

En somme, le niveau de vie des habitants de l'île d'Orléans a toujours été très élevé pour une population de paysans. Car à cet environnement naturel généreux s'ajoutait le privilège qu'aucun pouvoir civil ni religieux ne prélevait une part importante des récoltes, comme en bien

d'autres endroits du monde et de la nouvelle colonie. De plus, la présence d'un important marché urbain y a beaucoup favorisé le commerce. Ces avantages, couplés au savoir-faire et au dynamisme des habitants de l'île, ont créé un mode de vie stable, paisible et confortable.

L'île d'Orléans, un havre bucolique

À la fin du XIX^e siècle, le mode de vie traditionnel sur l'île reposant sur une complémentarité séculaire entre les forces de la nature et les êtres humains, il a séduit maints intellectuels qui supportaient difficilement les transformations rapides du monde urbain : mécanisation, commercialisation, industrialisation. Le rythme de vie des habitants de l'île incarnait aux yeux d'un grand nombre d'artistes et d'intellectuels une sorte de paradis perdu. Ces derniers y retrouvaient un passé autrement plus « naturel », humain et chaleureux que le présent qu'ils connaissaient, fait d'engins à vapeur, d'usines bruyantes et sales, de publicités vantardes et de places boursières en effervescence. Comme la division ancestrale des terres avait réservé à chaque famille un espace plus que suffisant pour ses besoins, il restait de larges portions de l'île exemptes de toute construction. Or, ce caractère à la fois sauvage et civilisé de l'île d'Orléans, ce mélange de nature apprivoisée par l'agriculture et de nature à peine fréquentée par l'homme, exerçait un attrait quasi irrésistible sur les membres de cette élite, inquiète des bouleversements modernes.

Le peintre Horatio Walker a incarné plus que tout autre cette vision bucolique de l'île. Il y a vécu de 1885 à 1938, année de son décès.

L'île d'Horatio Walker

On a surnommé Horatio Walker le « chantre de l'île d'Orléans ». Il y séjourne pour la première fois au milieu des années 1880 et s'y sent aussitôt à l'aise. À ce moment, la menace d'une transformation rapide des activités agricoles traditionnelles n'existe pas encore et Walker arpente l'île d'Orléans avec sérénité. Il contemple la nature et observe les travaux des habitants sans crainte de voir disparaître ce qui l'enchanté.

Le style épique qu'il développe dans ses toiles maîtresses des années 1895-1905 fait d'Horatio Walker le peintre le plus apprécié et le mieux coté en Amérique du Nord. Dans ces œuvres, Walker donne à l'environnement naturel une place dominante, au sein duquel les paysans œuvrent avec force et sagesse afin d'assurer leur subsistance. Un critique écrit à propos de sa toile *L'abreuvoir*, achevée en 1899 : « S'abreuver, c'est communier, c'est réaffirmer son appartenance à l'ordre universel des choses »¹. Un autre critique commente ainsi la plus célèbre œuvre de l'artiste, *Labour aux premières lueurs du jour*, réalisée en 1900, pour qui la toile évoque l'« équilibre entre l'esprit et le corps quand l'homme vivait selon les règles de la nature »². Cette image d'une île d'Orléans traditionnelle et romantique, Walker va l'imposer encore plus

fortement dans les années 1920, quand il constatera que le mode de vie agraire traditionnel est menacé.

Paradoxe intéressant, Horatio Walker passe la plupart de ses hivers à New York, d'abord pour échapper à la rude saison, puis pour y vendre ses toiles. De la résidence cossue qu'il possède à la pointe ouest de l'île d'Orléans, Walker jouit d'une vue imprenable sur la ville de Québec. Mais lui et les peintres qu'il attire à l'île préfèrent exploiter une tout autre perspective. Plusieurs d'entre eux logent chez la famille Sanschagrain qui habite l'extrémité est de l'île, là où la nature domine le paysage, face au large estuaire du Saint-Laurent et à l'imposant cap Tourmente. Cette tension entre nature et culture, entre New York et l'île d'Orléans,



*La pointe ouest de l'île d'Orléans.
(Source : Martin Fournier)*

entre la pointe est et la pointe ouest de l'île que séparent à peine trente kilomètres, est caractéristique de cette époque charnière, où se côtoient tradition et modernité.

L'île d'Orléans, un lieu esthétique

Au fur et à mesure que progresse le xx^e siècle, la beauté naturelle de l'île d'Orléans séduit de plus en plus, alors que l'intérêt pour le mode de vie traditionnel s'estompe.



La pointe est de l'île d'Orléans, ou pointe d'Argentenay. (Source : Martin Fournier)



*Les patates, Argentenay, huile sur toile,
André Biéler. (Source : Art Gallery of
Hamilton, Nathalie Sorensen)*

L'île d'André Biéler et de Marc-Aurèle Fortin

André Biéler habite à l'île d'Orléans de 1927 à 1930. Immigrant suisse, il y retrouve un peu de sa terre natale. Il écrit qu'à l'île, « tout me semble agréable, le climat, les gens, et par-dessus tout le paysage qui, de tous les points de vue, est le plus beau que j'ai vu au Canada »³. Biéler s'intéresse aux activités quotidiennes de ses habitants encore marquées par les traditions mais déjà influencées par le progrès. L'environnement naturel occupe une grande place dans son œuvre. À l'île d'Orléans, comme dans les nombreuses scènes de campagne qui composent la plus



*Sainte-Famille, île d'Orléans, 1941,
aquarelle et craie noire sur papier,
Marc-Aurèle Fortin. (Source : Musée
Marc-Aurèle Fortin/Sodart, Montréal,
2007, MNBA, Guy Kérourac)*

grande part de l'œuvre de Biéler, l'homme et la nature se fondent en harmonie; ils apparaissent en équilibre.

Pour sa part, Marc-Aurèle Fortin va peindre à l'île d'Orléans pendant les étés de 1930 à 1933. Là comme ailleurs, l'artiste sera frappé par la nature grandiose que l'être humain habite comme un acteur secondaire. Un critique parle de « tous ces paysages truffés de maisons anciennes ou de villages pittoresques [...] qui ne sont pour Fortin que des invitations à peindre des relais entre son imagination et la nature, entre son esprit et l'univers »⁴. Aux yeux de Fortin, la nature qui s'offre en spectacle à l'île d'Orléans, ainsi que dans les autres régions rurales qu'il aime parcourir, dépasse en inspiration et en accomplissement l'humain qui s'y inscrit. Son œuvre lumineuse et colorée chante de façon prédominante la beauté vibrante de la nature.

L'île de Félix Leclerc

Félix Leclerc vient pour la première fois à l'île d'Orléans en 1946 pour y découvrir le lieu d'établissement pionnier de son ancêtre Jean Leclerc. Il tombe immédiatement amoureux de l'endroit et s'y établira définitivement en 1970, après l'avoir fréquenté et courtoisé pendant 25 ans. À cette époque, un pont relie l'île d'Orléans à la terre ferme depuis onze ans (depuis 1935) et cette innovation change progressivement les activités de ses habitants, en les rapprochant des « urbains » de Québec et d'ailleurs. Mais les changements

se produisent lentement et Félix Leclerc retrouve à l'île une atmosphère de la campagne ancestrale française qui le touche profondément.

Dès son premier contact, Félix Leclerc fait de l'île le cadre d'un nouveau roman intitulé *Le Fou de l'île*, qu'il écrit sur place en quelques mois, isolé dans une habitation sommaire avec vue sur le fleuve Saint-Laurent et la Côte-de-Beaupré, dans une sorte de tête-à-tête avec la nature. Le héros du roman, le Fou, échoue à la pointe est de l'île un soir de grande marée, justement là où triomphe la nature immense et inviolée. Ce Fou recherche un idéal planant entre ciel et terre, une « chose qui vole », presque inaccessible et pourtant fondamentale, l'essence de la vie en quelque sorte. Il poursuit sa quête au milieu des habitants de l'île qui, pour la plupart, ont des préoccupations bien concrètes, alors que lui s'abreuve de nature, de vent, d'eau et de lumière, réfugié dans une cabane faisant face au fleuve.

Félix Leclerc chantera par la suite à maintes reprises cette ambivalence fondamentale de l'île d'Orléans, à la fois cœur et poumon d'un peuple et d'une culture, et cathédrale naturelle :

L'île c'est comme Chartres
C'est haut et propre
Avec des nefs
Avec des arcs, des corridors
Et des falaises
Maisons de bois
Maisons de pierres
Clochers pointus
Sous un nuage
Près d'un cours d'eau
C'est un berceau
C'est comme en France
Le tour de l'île, Félix Leclerc, 1975

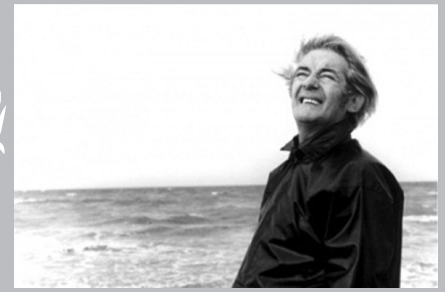
La belle île gourmande d'aujourd'hui

Aujourd'hui, plus de 7 000 personnes habitent l'île d'Orléans et des dizaines de nouvelles résidences s'y construisent chaque année. Car la beauté des paysages des lieux et la tranquillité de l'environnement, synonymes de qualité de vie, attirent de plus en plus. Les travailleurs aisés des villes aiment venir à l'île se ressourcer, le soir et la fin de semaine, ou s'y retirer pour jouir de leur retraite.

L'agriculture demeure la principale activité économique à l'île d'Orléans et ce patrimoine séculaire est même en développement. Aux productions traditionnelles de fruits, de légumes et de lait, s'ajoutent maintenant celle de vin et de cidre, de poissons et de gibier d'élevage, la fabrication de fromage, de confitures biologiques et de produits

transformés qui jouissent depuis peu d'une certification officielle « Savoir-faire, île d'Orléans », une première au Québec, garantissant la provenance et la qualité de ceux-ci. Des restaurants de fine cuisine régionale y sont également bien implantés.

Le tourisme est devenu la seconde activité économique en importance à l'île d'Orléans. Les fers de lance de cette industrie sont le riche patrimoine historique, la variété des produits agroalimentaires de qualité et la beauté naturelle des paysages. On peut lire dans la *Politique patrimoniale et culturelle de l'île d'Orléans*, promulguée en 2005 dans le but de mieux conjuguer traditions et développement, que les paysages « forment à eux seuls une ressource patrimoniale exceptionnelle et comptent parmi les plus pittoresques et les plus recherchés du territoire québécois »⁵. Les dizaines d'artistes



Félix Leclerc à l'île d'Orléans, vers 1975.
(Source : Succession Félix Leclerc)



Récolte d'automne à Saint-Pierre, île d'Orléans. (Source : Martin Fournier)

qui y ont élu domicile ces vingt dernières années témoignent de la valeur toujours actuelle de cette île ensorceleuse comme source d'inspiration.

Notes

- ¹ KAREL, David, *Horatio Walker*, Montréal, Musée du Québec/Fides, 1986, p. 153.
- ² CAFFIN, Charles Henry, dans David Karel, *Horatio Walker*, Montréal, Fides, 1986, p. 156.
- ³ BIÉLER, André, dans Frances K. Smith, *André Bieler, an artist's Life and Time*, Toronto, Merrit Publishing Company, 1980, p. 50.
- ⁴ ROBERT, Guy, *Marc-Aurèle Fortin, l'homme à l'œuvre*, Stanké, Montréal, 1976, p. 155.
- ⁵ SCHEMBRÉ, Jean-Michel, *Politique patrimoniale et culturelle de l'île d'Orléans* (texte abrégé), île d'Orléans, CLD de l'île d'Orléans, 2006, p. 16.

Bibliographie

ARSENAULT, Linda, et Sonia LANDRY (dir.), *Les producteurs toqués de l'île d'Orléans. Farmers in Chef Hats. Recettes/Recipes*, Québec, Éditions LA Communication, 2007.

BOURQUE, Hélène, Donald DION et Brigitte OSTIGUY, *L'île d'Orléans, un enchantement*, Québec, Éditions du Chien Rouge, 1999, 48 p.

GAULIN, André, et Norbert LATULIPPE, *L'île d'Orléans, microcosme du Québec*, Québec, Association québécoise des professeurs de français, 1984, 137 p.

Collectif, « Dossier île d'Orléans : Le goût de l'île », *Continuité*, n° 73, été 1997, p. 17-51.

FOURNIER, Martin, *Jean Mauvide : de chirurgien à seigneur de l'île d'Orléans au XVIII^e siècle*, Québec, Septentrion, 2004, 187 p.

KAREL, David, « Le chantre de l'île d'Orléans », première partie de *Horatio Walker*, Québec/Montréal, Musée du Québec/Fides, 1986, p. 5-117.

LECLERC, Félix, *Le Fou de l'île*, Paris, Denoël, 1958, 222 p.

POIRIER, Jean, *Toponymie de l'île d'Orléans*, île d'Orléans, Fondation Minigo, 1985, 137 p.

ROY, Pierre-Georges, *L'île d'Orléans*, Québec, Commission des monuments historiques de la Province de Québec, 1928, 505 p.

NDLR : Outre Horatio Walker, Félix Leclerc fut également ainsi nommé le « chantre de l'île d'Orléans ».